

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Prodesse cupientes

La contribution théologique et ecclésiologique de la *Carta Caritatis* pour la vie actuelle de nos Ordres et de toute l'Église

Que tous soient un

Le sujet qui m'a été confié pour cette conférence est aussi intéressant que difficile. Je n'ai pas les qualifications théologiques et ecclésiologiques pour le traiter à un niveau académique. Mais cela peut être une opportunité pour lire la *Carta Caritatis* (par la suite *CC*) comme quelqu'un à qui elle s'adresse directement et non comme l'analyserait un chercheur passionné de textes anciens. Saint Étienne Harding et ses collaborateurs écrivent aux moines et monastères de leur temps, mais avec le souci de rejoindre tous les monastères, tous les moines et moniales qui naîtront de cette racine ou source de Cîteaux comme les descendants d'une famille.

À la fin de sa vie terrestre, Jésus aussi veilla à ce que le don de sa présence, de sa communion, de son Évangile soit transmis à tous et crée l'unité : « Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là, mais encore pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront à moi. Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé. » (Jn 17,20-21)

Nous devrions lire la *CC* précisément dans l'esprit de cette prière que Jésus adresse au Père, parce que Jésus exprime ici son souci que le don de sa Personne soit transmis au monde. C'est un don confié à l'Église, à la communauté des disciples, et que l'Église transmet au monde dans la mesure où elle reste unie par un lien absolument original et unique : le lien qui lie le Père et le Fils dans l'Esprit Saint, la charité de Dieu, la Charité que Dieu EST, la communion d'amour de la Trinité.

Cette conscience théologique et ecclésiologique, mais aussi christologique, trinitaire, mystique, suffirait au fond pour nous faire comprendre l'intention profonde et toujours actuelle qui a poussé nos Pères à rédiger la *CC* et la faire approuver par l'Église. Ils étaient mus par l'expérience charismatique d'une vie vécue dans cette unité féconde de transmission du Christ ; mais tout autant par la sollicitude et le souci que ce don ne soit perdu, ce qui signifierait perdre le don du Christ, l'événement du Christ envoyé dans le monde par l'intermédiaire de l'Église pour que l'humanité puisse faire l'expérience de la divinisation dans la communion, dans l'Unité trinitaire vécue parmi les hommes pécheurs grâce à la miséricorde du Père qui exauce la prière du Fils dans l'Esprit Saint.

Plus actuel que nous

Je pense que la première condition élémentaire pour interpréter correctement les textes de la tradition, et surtout les textes d'une tradition particulière qui nous a rejoints

d'une manière spécifique, est la conscience que ces textes s'adressent à nous personnellement, qu'ils nous rejoignent parce que dès le début, pour ainsi dire, notre nom a été écrit sur l'enveloppe, et que par conséquent, ils nous apportent un message, une parole qui nous regarde, qui nous connaît et qui sait de quoi nous avons besoin pour vivre notre vocation et mission.

La perception de cette correspondance entre la parole, que les Pères ont adressée à nous, et notre vie ne dépend pas du niveau particulier du texte. Il y a certainement des textes comparables d'une qualité théologique, littéraire et même mystique plus élevée, que nous devons apprécier et qui peuvent être pour nous un trésor. Toutefois, ils n'ont pas la qualité unique des textes appartenant à notre charisme, la qualité d'être adressés directement à notre personne, à notre communauté, à notre Ordre, par amour de la plénitude de notre vie et notre vocation. Ce sont comme des testaments que les ancêtres ont laissés à leurs descendants en ligne directe, et c'est pourquoi ils ne nous apportent pas seulement quelque chose mais nous demandent quelque chose, une réponse, une responsabilité.

En étudiant des textes anciens comme la *CC*, ou la Règle de saint Benoît, ou encore des écrits des Pères de l'Église et certainement l'Écriture Sainte, je suis frappé par leur actualité plus actuelle que nous. Ces textes nous surprennent parce qu'ils nous font comprendre que notre manière de vivre l'aujourd'hui de notre vie, de notre foi, de notre vocation est moins à l'heure de notre temps qu'eux. Nous avons besoin de les reprendre, de les méditer à nouveau pour actualiser, pour mettre à jour notre vocation et notre mission dans l'Église.

En relisant ces textes nous nous rendons compte qu'ils expriment un amour pour la plénitude de notre vie, une sollicitude paternelle et maternelle à notre égard ; ils veulent que nous grandissions, que nous soyons féconds dans la vocation et le charisme que nous avons reçus. L'intention de la *CC* n'est pas seulement d'éviter que nous fassions des erreurs ou de nous corriger si nous en avons commises. Son intention est de nous faire vivre, de nous rendre féconds, de nous rendre heureux dans notre mission. Nous constatons avec surprise que nous avons besoin aujourd'hui, aujourd'hui plus que jamais, de son aide, de ses conseils, de sa sagesse monastique, théologique et ecclésiologique.

Un don éternel et toujours présent

Je dis tout cela non sans un sentiment de repentir, car je me rends compte qu'au cours de mes 35 ans de vie au monastère, si je n'ai pas laissé passer un seul jour sans méditer la Règle de Saint Benoît, pendant au moins 30 ans je ne me suis plus occupé de la *CC* après l'avoir étudiée durant ma formation initiale. Je me sens un peu comme les Israélites qui, après avoir retrouvé le livre de la Loi, ont pleuré de chaudes larmes, parce qu'ils avaient négligé ou oublié ce don durant tant d'années. Mais l'encouragement du prophète adressé au peuple vaut aussi pour moi, pour nous : « Ne vous affligez pas : la joie du Seigneur est votre rempart ! » (Néhémie 8,10)

Le charisme de la Loi de Dieu, des textes inspirés par Dieu n'est pas perdu, il vit et nous pouvons le faire revivre comme s'il surgissait aujourd'hui. Il ne vient pas du passé mais

toujours de l'éternité, c'est-à-dire du don de l'Esprit Saint qui est chaque fois une irruption de l'éternité dans le présent. Parfois c'est une irruption forte et impétueuse, comme le vent violent de la Pentecôte que tous ressentent (cf. Ac 2,2-4) ; parfois c'est un « murmure d'une brise légère » (cf. 1R 19,12) que seul Élie perçoit dans la solitude d'une grotte sur la montagne. Ce qui importe, c'est que le don de Dieu soit accueilli et devienne, au moins dans un cœur, méditation désireuse de laisser agir l'Esprit en lui et dans le monde comme le faisait la Vierge Marie (cf. Lc 2,19.51).

Dans les périodes de crise générale, et particulièrement de crise de la vie monastique, de crise dans la réalisation d'un charisme comme vocation et mission, il est d'une importance cruciale de se rouvrir au don que le charisme est par sa nature ! Toutefois le danger dans ces moments de crise est d'attendre que le charisme se confirme avec violence, comme une tempête, dans un concert de tonnerre et de foudre. Cependant cela n'est pas une attitude féconde car, en réalité, cette aspiration à des effets spéciaux qui impressionnent tous et nous rendent impressionnants pour tous, nous empêche de nous ouvrir réellement au souffle de l'Esprit. Nous attendons que Dieu fasse tout, que Dieu reconstruise tout, que Dieu renouvelle tout. En soi c'est juste, mais nous négligeons d'offrir à Dieu la seule chose qu'il nous demande pour faire, reconstruire, renouveler tout : notre écoute, notre silence devant Lui, notre oui, notre humble attente, en un mot : notre foi.

Accueillir le souffle d'une brise légère est un travail sur nous plus exigeant que constater des coups de tonnerre et d'éclairs qui font trembler la terre et fendent les rochers. On entend le tonnerre ; il faut écouter la brise légère. Si nous ne cherchons pas le silence pour l'écouter, nous ne l'entendrons pas. Mais si nous l'écoutons, nous nous rendons compte qu'un miracle se réalise immédiatement, que le simple fait de percevoir le souffle de la brise légère nous met en présence de Dieu, et que le renouveau de tout, la reconstruction de tout commence déjà dans notre cœur.

Jésus dort dans la tempête

Récemment j'étais en Bolivie. Avec nos quelques moniales je me suis occupé des problèmes énormes de leur collège, des problèmes liés directement à toute la situation économique, sociale et politique du pays. Et justement pendant ces jours, la liturgie nous proposait l'Évangile qui raconte l'épisode de la tempête apaisée. Pendant que Jésus et les disciples traversaient la mer, « elle devint tellement agitée que la barque était recouverte par les vagues. Mais Jésus dormait » (Mt 8,24).

Que Jésus dorme quand tout semble couler, tout semble perdu, est un phénomène incompréhensible. Plusieurs interprétations sont possibles. Dans le meilleur des cas, les disciples pensent que Jésus est tellement épuisé que même la tempête ne peut le réveiller. Dans le pire des cas, ils pensent qu'à Jésus peu importe qu'ils périssent, comme le dit explicitement l'Évangile de Marc (cf. Mc 4,38).

Les deux interprétations regardent le phénomène seulement de notre point de vue, en-deçà de ce qui apparaît, du côté de nos « évidences ». Par contre, si nous regardions ce phénomène du point de vue de Dieu, du côté de l'éternel, nous découvririons qu'au-delà de cet homme qui dort au milieu de la tempête s'ouvre un espace infini, une réalité

infinie et éternelle : la confiance totale de Jésus en son Père, leur relation d'amour infini que rien ne peut troubler, que rien ne met en péril, que rien ne peut perdre. Nous comprendrions alors que Jésus qui dort dans la barque ballottée par les vagues est en réalité une révélation de l'éternelle paix de Dieu dans notre aujourd'hui. Cette infinie tranquillité de Dieu ne se révèle pas seulement mais se communique à notre présent agité. De fait, en se réveillant, Jésus ne s'excuse pas d'avoir dormi mais il reproche aux disciples de ne pas avoir la foi, et il calme les vents et la mer (Mt 8,26).

Je pense que nous devrions lire aujourd'hui la *CC* dans cet esprit, en nous exposant au souffle de la brise légère que nous sommes appelés à accueillir avec foi dans notre temps désorienté et agité où tout semble aller à la dérive, pour pouvoir continuer de traverser la mer de l'histoire dans la barque de l'Église, de nos Ordres, de nos communautés, en ayant le Christ avec nous pour nous emmener là où Lui veut aller pour se donner au monde.

La *CC*, comme d'ailleurs la Règle de saint Benoît, est à même de nous parler de la situation quotidienne, historique de notre Ordre à la lumière de la réalité infinie qui est derrière ce qui se présente à nos yeux. Vivre notre vocation avec cette conscience théologique n'élimine pas la pauvreté et la fragilité de ce qui apparaît, de la réalité dans laquelle nous nous trouvons, mais nous la fait voir sous une lumière différente, positive et surtout proactive, c'est-à-dire tendus vers une fidélité au charisme toujours plus vraie et plus profonde.

Je suis impressionnée de constater la clairvoyance des premiers Cisterciens. Ils étaient parfaitement conscients de leur fragilité, de leur capacité de trahir et d'être infidèles au charisme. La *CC* prévoit avec lucidité que même l'abbé de Cîteaux pourrait être infidèle, qu'il devrait être corrigé, puni, voire destitué. Mais tout le négatif possible est toujours considéré dans l'horizon d'un bien possible, d'une conversion possible, et comme une opportunité de récupérer et vivre le charisme avec une plus grande humilité et, par conséquent, une plus grande fécondité.

Bref, c'est un regard de foi sur ce que sont les communautés en réalité, sur ce que sont les hommes en réalité, qui parcourt toute la *CC*. On ne s'arrête jamais au phénomène de Jésus qui dort alors que tout va mal, mais on regarde au-delà du visible pour découvrir toujours à nouveau l'œuvre miséricordieuse et toute-puissante du Père qui se cache derrière le phénomène réel, souvent mesquin, que nous apercevons dans la vie des personnes et des communautés.

La grande réalité positive que la foi nous fait voir derrière chaque perdition apparente est le Salut que le Christ peut et veut toujours opérer, car c'est pour cela qu'il a été envoyé par le Père.

Le fondement christologique

Dans la brève préface de la *CC* nous lisons que le titre « Charte de Charité » a été choisi en raison du but de ce document : il « poursuit uniquement la charité et l'utilité des âmes dans les choses divines et humaines » (Préface 4). Nous avons ici déjà une allusion au fondement christologique, car l'unité du divin et de l'humain est devenue possible

par la charité de Dieu qui s'est fait homme en Christ pour le salut des âmes, c'est-à-dire de l'homme entier. C'est la charité de Dieu qui transmet à l'homme l'unité de la divinité et de l'humanité dans le Verbe incarné.

Tout de suite après cette allusion christologique, la *CC* commence avec un passage qui confesse la foi en Christ « seul vrai Roi, Seigneur et Maître » (*CC* I,2). Trois titres qui embrassent le mystère du Christ dans sa totalité divine de toute-puissance, de divinité et de vérité. Trois titres qui confessent un Christ glorieux devant qui l'homme retrouve sa vérité dans l'obéissance, dans l'adoration et dans l'écoute.

De fait, la *CC* réunit immédiatement cette confession du Christ avec l'humble reconnaissance de ce qu'est l'homme devant lui : « nous nous reconnaissons tous comme les serviteurs, bien qu'inutiles, du seul vrai Roi, Seigneur et Maître. » En se tenant devant le Christ dans la gloire, l'homme reconnaît ce qu'il est. La relation avec le Christ rend l'homme conscient de son identité. C'est une anthropologie christologique inspirée de la Règle de saint Benoît qui insiste beaucoup sur ces trois titres du Christ, justement pour définir ce que doit être le chemin de l'homme entraîné par l'événement chrétien.

La valeur de cette donnée, qui est biblique et patristique, est justement celle de favoriser l'unité. Surtout l'unité de la personne qui sert et suit le Christ. Mais aussi l'unité des communautés à l'intérieur d'elles-mêmes et entre elles, qui est le thème de la *CC*. La solidité de sa proposition de communion vient de son fondement essentiel sur le Christ Roi, Seigneur et Maître, et sur une juste relation avec lui, une relation enracinée dans la claire conscience de ce que nous sommes et devenons devant lui, avec lui et en lui.

La *CC* part de la conviction que la vraie unité de l'homme et des hommes entre eux doit être l'unité « *in divinis et humanis* », comme nous lisons dans sa préface. L'unité de l'homme et des hommes est christologique, le Christ la réalise en nous identifiant avec lui. Dans l'homme, il ne faut pas unifier seulement l'humain, mais aussi le divin, l'image de Dieu, que même le péché ne peut effacer.

La voie de l'unité dans la charité de l'homme racheté par le Christ est exactement le reflet sacramentel et ascétique de l'identité du Christ Roi, Seigneur et Maître, c'est-à-dire une voie d'obéissance au Roi, d'adoration du Seigneur et d'écoute du Maître. Manquent les titres de Sauveur, de Rédempteur, de Fils de Dieu. Mais je dirais que la *CC*, comme la Règle, privilège les titres qui nous engagent sur un chemin, qui nous demandent le consentement de notre liberté, et qui laissent le Christ être notre Sauveur et Rédempteur pour nous assimiler à son être de Fils de Dieu.

La pro-existence de l'autorité

La conscience d'être des « serviteurs inutiles » du vrai Roi, Seigneur et Maître, la conscience d'être « les hommes les plus misérables – *miserrimi homines* » (et ici on parle au nom de ceux qui ont la plus haute autorité dans l'Ordre !), cette conscience détermine au fond le style et toutes les dispositions de la *CC*.

C'est un autre aspect christologique dominant dans la *CC* : l'autorité qui se met à la dernière place, comme le Christ, à la place de celui qui sert : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Lc 22,27). La *CC* rappelle ici la Règle de saint Benoît, le fameux conseil à l'abbé : « *prodesse magis quam praesse* – il lui faut bien plus aider que régir », 'être pour' plus que 'être au-dessus' ou 'être premier' (RB 64,8).

« *Prodesse enim illis omnibusque sanctae ecclesiae filiis cupientes...* – désirant en effet leur être utiles, ainsi qu'à tous les fils de la sainte Église... » (*CC* I,3). L'autorité dans l'Ordre fait sienne la pro-existence du Christ bon Pasteur. Le texte parle immédiatement de l'opposé de cette attitude, justement pour souligner le côté positif d'une vie donnée pour tous : « ... nous ne voulons rien faire à leur endroit qui les accable, rien qui diminue leur avoir, de peur qu'en désirant pour nous une abondance dont leur pauvreté ferait les frais, nous ne puissions éviter le vice de l'avarice qui, selon l'Apôtre, est dénoncé comme un culte idolâtrique » (ibidem).

La *CC* veut que les responsables de l'Ordre et des communautés en premiers fondent leur fidélité au charisme sur un choix clair et conscient entre le Christ et les idoles, entre le service du Christ – qui veut dire servir comme le Christ a servi – et le service des idoles qui fait de nous des esclaves, qui avilit l'autorité et la rabaisse à un odieux esclavage. Servir le Christ Roi, Seigneur et Maître est un service qui sert tous comme le Christ, et donc un service qui libère, qui exalte la liberté, la liberté de donner librement sa vie, la liberté de l'amour, de la charité.

Quelle liberté s'exprime dans cette phrase de la *CC* que nous pourrions résumer en « *prodesse omnibus cupientes* – désirer être utiles à tous » ! Cela signifie qu'à chaque degré de la hiérarchie d'un Ordre ou de l'Église entière le ministère pastoral n'est jamais vécu comme un poids, un fardeau insupportable, mais comme un désir, un désir d'amoureux, d'amoureux du Christ qui nous rend amoureux des âmes qu'il a rachetées.

La *CC* explicite cette conception du service de l'autorité, de l'autorité comme service, tout de suite dans un passage qui exprime d'une manière positive la pro-existence des supérieurs : « Cependant, en considération de la charité [*gratia caritatis*] nous entendons garder le soin de leurs âmes, afin que, par notre sollicitude, ils puissent revenir à la rectitude de vie au cas où, à Dieu ne plaise, ils auraient osé s'écarter, si peu que ce soit, de leur saint projet de vie et de l'observance de la sainte Règle » (*CC* I,4). Elle est évidente, la référence au bon pasteur de l'Évangile qui cherche la brebis égarée (cf. Lc 15,4-6). Mais il y a aussi une allusion claire au fils perdu qui revient à la maison du père (cf. Lc 15,11-32).

En tout cas, il me semble que le premier chapitre de la *CC* pose le fondement christologique de tout ce qui suivra. Il confirme que seule la fidélité au Christ rend possible la fidélité à un charisme, la fidélité au Christ envoyé par le Père comme Roi, Seigneur et Maître et donné aux hommes pour les sauver comme bon Pasteur des âmes et non comme mercenaire « pour qui les brebis ne comptent pas vraiment » (Jn 10,13). L'expression « *prodesse cupientes* » est l'exact contraire de l'indifférence intéressée et égoïste du mercenaire. Elle révèle le cœur du bon Pasteur, le cœur du Christ, sa charité.

Le charisme est préservé en prenant soin de la fidélité des supérieurs

J'insiste sur ce fondement christologique et sotériologique de la *CC* parce que, plus je la lis, plus il me paraît évident que la préoccupation de ceux qui l'ont rédigée, c'est-à-dire des premiers abbés cisterciens, était, bien sûr, la fidélité au charisme, cependant ils avaient compris qu'un charisme ne peut être préservé et transmis d'une manière abstraite mais bien à travers ceux qui sont appelés à assumer le service de l'autorité, de l'accompagnement pastoral des personnes et des communautés que le charisme réunit.

Aujourd'hui encore, nous avons le grand souci de la transmission de notre charisme, de notre forme de vie et de vocation. Nous cherchons des solutions, nous sollicitons de l'aide. Mais j'ai souvent l'impression que nous négligeons ce qui est fondamental pour garantir une fidélité féconde au charisme, à la vocation et mission qui nous sont confiées : les supérieurs, les guides, les pères et mères, les pasteurs.

Nous oublions souvent que ce ne sont pas les vocations en soi qui assurent la transmission du charisme, ni la préservation de certaines formes ou observances, mais bien plus le fait d'avoir des guides, des pasteurs qui savent prendre soin des âmes qui veulent suivre le Christ en les accompagnant ensemble sur le chemin de la sainteté. Le souci que la famille charismatique cistercienne sache former sans cesse les supérieurs qui garantissent la fidélité au charisme sur un chemin qui suit le Christ présent et vivant, ce souci parcourt toute la *CC*. C'est sa préoccupation que l'Ordre sache toujours former des hommes et des femmes capables et désireux de *prodesse*, d'être au service de leurs frères et sœurs, d'en prendre soin « *gratia caritatis* » : avec la grâce de la charité.

Quand nous disons cela, nous sommes souvent confrontés à une objection : où trouvons-nous ces supérieurs ? Si nous ne les avons pas, s'ils sont si rares, comment pouvons-nous les produire ?

Ici, la *CC* a une réponse très importante et au fond originale : c'est justement cela et pour cela que l'Ordre, en tant que communauté de communautés, doit travailler en commun, que tous doivent s'aider mutuellement. En lisant la Règle de saint Benoît, il saute aux yeux avec évidence que sa première préoccupation est de former surtout l'abbé, de l'aider, de l'encourager, de le corriger, pour qu'il soit un pasteur qui guide, maintienne unie, fasse grandir et avancer la communauté. Eh bien, c'est comme si la *CC* faisait de cela la préoccupation de tous les supérieurs de l'Ordre naissant et donnait les moyens pour que les supérieurs de la Famille cistercienne continuent de travailler ensemble à cette œuvre fondamentale, sans laquelle un charisme ne peut pas porter des fruits.

Pour cette raison, après le premier chapitre où elle décrit, à la lumière du Christ Roi, Seigneur et Maître, l'image du bon pasteur qui contraste avec l'image sombre du mercenaire, la *CC* continue pour ainsi dire comme un manuel de formation et correction des supérieurs pour que l'Ordre puisse toujours profiter de « bergers au cœur intègre », comme le psaume 77 appelle le roi David (cf. Ps 77,72), unis fraternellement entre eux et capables de guider leur communauté au nom du Christ qui veut nous conduire « tous ensemble à la vie éternelle » (RB 72,12).

Personne n'est maître d'un charisme

Avant d'examiner, au moins brièvement, les aspects fondamentaux du souci des supérieurs exprimé dans la *CC*, il est bon de préciser un aspect très important du point de vue ecclésiologique, surtout pour l'Église de nos jours. On parle beaucoup de charismes, mais une certaine confusion règne souvent sur la question de l'endroit où se situe un charisme, ou plutôt, de qui est porteur d'un charisme, qui le garantit, qui le transmet. La découverte que des fondateurs ont abusé d'une manière scandaleuse et parfois criminelle de la conscience, de l'âme et du corps de leurs disciples a ouvert dans l'Église une plaie profonde.

L'attitude de nos premiers pères, de ceux que nous appelons nos fondateurs, particulièrement de saint Étienne Harding, peut être aujourd'hui comme un baume sur cette plaie et une lumière donnant sérénité et paix à beaucoup qui ont suivi un charisme de bonne foi et avec un engagement fécond pour le Royaume.

Il est frappant de constater la forte conscience de nos fondateurs de leur responsabilité vis-à-vis du charisme et, en conséquence, de leur autorité, mais ils la vivaient d'une manière objective, sans référence à eux-mêmes, à leur personne. Saint Bernard avait peut-être un peu cette tendance, mais non les véritables fondateurs de l'Ordre cistercien. Du texte de la *CC* ressort clairement que saint Étienne s'est considéré comme serviteur et non comme propriétaire du charisme. Et cela favorisait chez tous les premiers abbés la conscience du charisme comme grâce qu'ils devaient servir en commun, sans tomber dans le protagonisme. Les Ordres religieux ou les mouvements entrent souvent en crise après la mort de leur fondateur ou de leur fondatrice, parce qu'on considère le charisme comme étant une source qui jaillit d'eux et non de l'Esprit Saint. Alors, quand les fondateurs meurent, au lieu de continuer à accueillir le don de l'Esprit comme ils l'ont fait, eux, on commence à faire de « l'archéologie charismatique ». C'est l'Esprit Saint qui se charge de transmettre les charismes particuliers de génération en génération, et il le fait en cherchant des personnes qui l'accueillent. Les fondateurs ne nous apprennent pas à créer le charisme ou à le ressusciter mais à le recevoir aujourd'hui. Aucun fondateur ne se voit comme créateur de ce que l'Esprit lui fait promouvoir. Son mérite est d'accepter un don avec humilité et de se mettre à son service. Et c'est essentiellement ce que ses successeurs devraient apprendre et tous ceux qui suivent un charisme ecclésial, gardant toujours une conscience vive que le charisme, même d'un Ordre ancien, est un don que l'Esprit fait aujourd'hui, maintenant, et qui veut être accueilli aujourd'hui.

La hiérarchie de l'Église aussi est appelée à se mettre avec soumission au service de l'Esprit Saint en reconnaissant les dons charismatiques, en les favorisant et en vérifiant si les personnes et les communautés concernées les reçoivent avec humilité et vérité et les rendent féconds.

Même pour cela la *CC* est un bon exemple. Par le privilège du 23 décembre 1119, le Pape Calixte II approuve, confirme et met solennellement sous sa protection tout ce que la *CC* expose. L'Église reconnaît qu'il s'agit bien d'un charisme particulier reçu avec humilité par ceux qui l'ont soumise à l'autorité de son discernement. Apparemment le Pape n'a ni corrigé ni ajouté quelque chose d'essentiel à ce que les Cisterciens lui ont soumis.

Dans son document le Pape exprime sympathie et bienveillance à l'égard de cette nouvelle expérience de communion monastique. Aujourd'hui, nous avons parfois l'impression qu'il y a entre le Saint Siège et les familles charismatiques quelque chose comme un duel, que ce qui est présenté ou reçu est objet d'un procès, comme si le Saint Siège et les Ordres ou mouvements étaient des partis opposés et non membres et ministres de l'unique Église, du l'unique Corps du Christ. On dirait que ce sont des camps ennemis et que ce qu'un camp gagne, l'autre le perd. Je ne veux pas dire que c'est un défaut du fonctionnement du Saint Siège ou seulement de lui car, souvent, il s'agit d'un problème des familles charismatiques qui ne cultivent pas assez le sens ecclésial de leur mission.

Ce qui me plaît particulièrement, c'est que la *CC* et l'approbation de Calliste II font ressortir la conscience que tous travaillent dans l'unique vigne, que tous servent l'unique Épouse du Christ pour qu'elle soit belle et féconde dans sa mission pour le monde. Le Pape reçoit la *CC* comme un don pour l'Église, et c'est pourquoi il la ratifie et la protège pour le bien de tout le peuple de Dieu.

Former des serviteurs d'un charisme de communion

Je voudrais maintenant revenir à la *CC* et, à la lumière de cet excursus, la lire comme un manuel de formation de supérieurs capables d'accueillir et de faire fructifier le charisme cistercien. Après ce que je viens de dire, on comprend qu'un bon supérieur cistercien est surtout une personne vivant sa responsabilité comme serviteur d'un charisme de communion.

La transmission d'une expérience

Pour cette raison, la *CC* exige que tous se forment à l'école de la Règle de saint Benoît comme cela se fait au Nouveau Monastère (*CC II*). Il n'y a pas de formation, pas d'éducation sans référence à une tradition, et la vraie tradition dans l'Église est la transmission d'une expérience de vie. Pas seulement la transmission de règles, d'usages, de doctrines, mais d'une expérience de vie en acte qui fait grandir les personnes.

La concorde dans la prière

Au chapitre III, la *CC* approfondit cette vision dans le contexte de la prière commune. Elle demande « qu'ils aient le mode de vie, le chant et tous les livres nécessaires aux heures diurnes et nocturnes ainsi qu'aux Messes, conformes au mode de vie et aux livres du Nouveau Monastère ». Si on ne tenait compte que de cette partie centrale du chapitre, on pourrait penser que nos pères cherchaient seulement une unité des formes. Mais cette phrase est encadrée de deux affirmations qui révèlent son sens profond. La première phrase explique que l'uniformité liturgique est exigée parce que les moines s'accueillent mutuellement d'un monastère à l'autre. L'accueil réciproque à la prière liturgique est un signe éminent de l'unité de l'Ordre. On ne peut accueillir d'une manière plus profonde que dans la prière.

Cela doit nous faire réfléchir. Si nous voulons appliquer cette exigence aujourd'hui, il est clair que nous ne pouvons prétendre nous accueillir mutuellement si nous cultivons

une forme liturgique dans laquelle seul un homme du 12^e siècle se sentirait à l'aise. Il est impensable d'utiliser aujourd'hui une seule langue liturgique commune ; par contre il nous est beaucoup plus facile aujourd'hui qu'il y a 900 ans de mettre à disposition les traductions nécessaires ou de trouver des formes de participation silencieuse qui sont tout aussi accueillantes que si l'on comprenait tout. La liturgie est avant tout prière, elle est relation à Dieu et communion fraternelle, et ce sont des dimensions qu'on peut partager même quand on ne se comprend pas intellectuellement.

En ce sens on peut aussi saisir ce que dit la fin de ce chapitre sur l'uniformité : « de sorte qu'il n'y ait aucune discordance dans nos actes, mais que nous vivions dans une seule charité, sous une seule Règle et selon un mode de vie semblable ».

C'est une des phrases les plus fameuses de la CC. Sur le fond de cette parole ressort l'image de la première communauté chrétienne de Jérusalem ou plutôt du tout premier groupe de chrétiens réunis au Cénacle à la Pentecôte. Le mot « discordance » et l'opposé de « concorde », le contraire de « être un seul cœur et une seule âme », et c'est avec ces mots que les Actes des Apôtres décrivent l'unanimité dans la prière des premiers chrétiens (cf. Ac 1,14 ; 4,32).

Souvent nous entrons en conflit au sujet de la liturgie parce que nous la réduisons à des questions de formes. Cependant, la liturgie est l'âme de la communauté chrétienne, et la vraie question n'est pas de sauver la liturgie mais de sauver l'âme des communautés et de l'Église dans sa totalité, et cette âme est la charité réciproque, la concorde dans l'amour, la communion.

De toute façon, ce que dit la CC sur la prière a comme but d'offrir à l'intérieur de l'Ordre une école de prière, une possibilité constante de formation liturgique comportant aussi le choix et l'élaboration attentifs et soignés de textes liturgiques de la meilleure tradition et qualité.

La hiérarchie d'un corps vivant

Puis la CC décrit avec précision l'ordre hiérarchique à respecter entre les abbés quand ils se visitent ou rencontrent dans n'importe quel monastère (cf. CC IV).

Il ne s'agit pas de tenir compte d'un protocole comme cela se fait dans le monde diplomatique. Ce n'est pas un ordre de postes à occuper mais un ordre d'un corps vivant. La hiérarchie s'adapte et change selon les situations, elle doit respecter les prérogatives propres de l'abbé du lieu mais aussi se soucier de corriger avec charité ce qui ne va pas bien dans une communauté. C'est un ordre qui éduque à se rappeler la vie de ce corps qu'est l'Ordre et à la respecter pour qu'elle puisse grandir.

La visite

Ensuite la CC expose l'un des instruments fondamentaux pour la formation permanente des supérieurs et de leurs communautés : la visite. Elle doit se faire fréquemment, elle doit être paternelle, c'est l'abbé de l'abbaye fondatrice du monastère à visiter qui la fera, elle doit être une occasion de joie pour la communauté visitée (cf. CC V). Pour qui veut grandir, être l'objet d'une attention paternelle ou maternelle est toujours une opportunité positive, même si l'on doit être corrigé. La visite n'est pas une inspection mais le renforcement d'une relation qui engendre à la vie. Elle est un geste d'accompagnement pour qu'on puisse progresser sur le chemin dans la fidélité et l'espérance.

Le cœur de la communion : le Chapitre général

Le point culminant de la fidélité au charisme mis en lumière par nos pères fondateurs est certainement le Chapitre général de tous les abbés.

À la lumière de ce que j'ai souligné plus haut, je vais me concentrer sur la contribution formative que cette rencontre annuelle apportait aux supérieurs et devrait apporter encore de nos jours. Il ne s'agissait pas tellement d'un parlement où l'on traite et résout des problèmes. C'était plutôt un moment synodal permettant aux supérieurs de prendre soin d'eux-mêmes en prenant soin les uns des autres.

La liste des thèmes à discuter au Chapitre général était essentielle, mais elle comprenait tout : « Ils y traiteront du salut de leurs âmes : ils décideront de ce qui doit être redressé ou ajouté dans l'observance de la sainte Règle et des prescriptions de l'Ordre ; ils rétabliront entre eux le bien de la paix et de la charité. » (CC VII,2)

Ces dispositions révèlent une conviction importante de nos fondateurs : ce qui se passe entre les supérieurs se passe dans tout l'Ordre, illumine tout l'Ordre. L'intention de la CC en instituant le Chapitre général est que les abbés réunis fassent une expérience intégrale de communion en Christ. Elle veut que les abbés aient avant tout le souci de faire leur cette expérience du charisme, du caractère ecclésial de leur rencontre. Si cela se réalise, chaque supérieur apportera la lumière de cette expérience dans sa communauté et aidera ses frères à la vivre eux-mêmes.

Mais de quelle expérience s'agit-il ?

De l'expérience du salut de toute la personne : « Ils y traiteront du salut de leurs âmes ». Pour nos pères, l'âme signifiait la personne dans sa totalité. Le salut nous renvoie nécessairement au Christ, au Sauveur et Rédempteur de l'homme et du monde. Les abbés se réunissaient surtout pour se tenir devant le Christ Sauveur et pour réfléchir à partir de là sur la situation de leurs communautés et de l'Ordre. Se réunir au Chapitre général avait comme but essentiel de faire l'expérience commune du Christ mort et ressuscité pour nous. C'était donc pour ainsi dire un renouvellement de la rencontre des apôtres avec le Christ ressuscité au Cénacle. Sans cela, les réunions ecclésiales deviennent des réunions mondaines, politiques, administratives, elles ne sont plus vraiment ecclésiales.

À partir de là, les abbés pouvaient reparcourir le chemin de leurs communautés à la lumière du charisme défini par la Règle de saint Benoît et les statuts propres de l'Ordre cistercien. Il s'agissait donc de récupérer et de favoriser l'obéissance au charisme dans la *conversatio morum*, la conversion à l'intérieur d'un cadre spécifique de vie monastique et communautaire. C'était une aide réciproque pour accueillir avec une humilité ouverte à la correction et avec l'espérance d'une vie nouvelle et meilleure « ce qui doit être redressé ou ajouté – *quid emendandum est vel augendum* ». Les abbés sont encouragés de reprendre conscience de leur responsabilité pastorale car « autorité » vient du mot « *augere* » et signifie étymologiquement « faire grandir », et c'est justement ce verbe qui est utilisé ici dans la CC.

Finalement les abbés sont invités à « rétablir (*reformat*) entre eux le bien de la paix et de la charité ». Le texte insiste sur le « *inter se* – entre eux », toujours conscient que ce qui se passe dans les supérieurs et entre eux se reflète dans tout l'Ordre.

Renouveler toujours la communion, le lien de la paix et de la charité qui nous unit en Christ par l'œuvre de l'Esprit Saint, c'est la grande réforme que chaque communauté et toute l'Église doit inlassablement poursuivre, sans cesse entretenir. C'est une responsabilité prioritaire des pasteurs qui font leurs la grande prière sacerdotale du Christ, la veille de sa Passion, la prière « *ut unum sint* » du chapitre 17 de l'évangile de saint Jean.

Si le Chapitre général est vécu de cette façon, il devient un foyer de vie et de renouveau pour l'Ordre et pour toute l'Église ; il nous permet de nous mettre humblement et activement à disposition de l'Esprit Saint qui anime et réanime toujours l'Église à travers chaque charisme qu'il suscite et entretient.

Correction et conversion

Tout ce qui suit dans la *CC* ne fait que développer et détailler ce travail essentiel exposé au premier paragraphe du chapitre VII consacré au Chapitre général.

Le chapitre IX s'arrête longuement sur le thème de la correction et de la conversion des abbés qui manquent à leur ministère, même si cela devait toucher l'abbé de Cîteaux qu'on appellerait aujourd'hui « abbé général ». L'absentéisme au Chapitre général est considéré comme faute grave, et si nous considérons ce que nous venons de voir à ce sujet, nous comprenons que mépriser cette rencontre est un manque grave de responsabilité et de charité.

Mais comme dans la Règle de saint Benoît, la correction, souvent exercée de manière collégiale par plusieurs abbés, et l'éventuelle punition ont pour but la conversion du coupable. Le repentir lui donne toujours le droit de revenir à la maison, d'être accueilli fraternellement dans sa communauté ou dans un autre monastère de l'Ordre, comme dans la parabole du fils prodigue.

En tout cas et dans ce cas particulièrement, l'intention de la *CC* est de former les supérieurs à la fidélité au charisme et à la communion avec les autres abbés de l'Ordre.

Le plus grand feu

Je termine en soulignant une formule de la *CC* qui est comme une récapitulation. Là où il est question d'aide réciproque, aussi économique, en faveur des monastères plus pauvres, justement pour vivre concrètement le « *bonum caritatis* » entre les abbayes, la *CC* utilise une expression qui est une très brève et magnifique hymne à la charité : « *maximo caritatis igne succensi* – enflammés du feu très ardent de la charité » (*CC VII,4*).

Toute la *CC* ne vise au fond rien d'autre qu'allumer et alimenter ce feu qui est la pleine réalisation de chaque charisme, parce que, comme dit saint Paul, la charité est le charisme le plus grand (cf. 1Co 12,31), et chaque charisme s'accomplit uniquement dans l'ardeur plénière de ce divin amour.